

Le feuilleton : comment Silas devint dompteur : [suite]

Autor(en): **Meunier, Prosper**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 50

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222934>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN DÉLIT D'UN NOUVEAU GENRE

Un délit d'un nouveau genre a été tenté dans la nuit du 14 au 15 de ce mois, rue St-Pierre; des voleurs s'étant introduits dans une chambre à coucher, où ils croyaient qu'il n'y avait personne, ont commencé par démeubler le lit; ils ont roulé le matelas et la couverture dans laquelle une femme de vingt-deux ans, dont le mari était au bal, s'est trouvée enveloppée. Elle dormait si profondément que la commotion n'a pu la réveiller alors. La pesanteur de l'objet ne donnait aucun soupçon aux fripons qui croyaient tenir le matelas et le lit de plume. Arrivés à l'entrée de la rue, le bruit, le mouvement, un éclat de lumière ont réveillé cette femme. Un cri qu'elle a jeté a épouvanté les fripons qui ne sachant ce qui se débattait dans leurs mains, ont lâché leur prise. Le paquet est tombé, des masques sont accourus avec des flambeaux et la surprise de la dame n'a pas été peu grande en se voyant nue au milieu de la rue, entourée de figures aussi grotesques; elle a cependant repris ses idées.

On lui a donné les secours que son état exigeait et l'on est parvenu à la reporter dans sa chambre, malgré l'opposition d'un commissaire de police, qui voulait d'abord la déposer au greffe, comme pièce de conviction. Il a dressé procès-verbal de ce singulier vol, qui doit fixer l'attention de la police et des maris. Son activité et son intelligence n'ont pas pu encore le conduire à rattraper les voleurs.

Emprisons-nous d'ajouter que l'événement s'est produit dans la nuit du 14 au 15 février 1802, à Caen, ainsi que le rapporte le *Journal Helvétique*, édité à Lausanne, chez Henri Vincent.

LE FEUILLETON



COMMENT SILAS DEVINT DOMPTEUR

III

Ces réflexions avaient singulièrement refroidi l'enthousiasme un peu enfantin de Silas, et il demeurerait taciturne, regardant son verre mi-plein comme s'il eût cherché dans le liquide une solution radicale, un moyen rapide de parvenir au but.

Tout à coup, le Marseillais frappa de la main sur la table.

— Une idée, pitchoun, j'ai une idée.

Silas releva la tête, intrigué par cette exclamation quasi triomphale.

— Et laquelle ?

— Patience, patience, mon bon, je viens au fait... Sais-tu soigner les bêtes.

Bolomey eut un léger frisson.

— Celles-là ? demanda-t-il en désignant du doigt les roulottes que l'on apercevait à travers les vitres.

— Non pas, non pas... Celles-là ne sont pas pour un gringalet de ta sorte; mais j'entends les bêtes, quoi : les chevaux, les ânes, les bêtes de maison, en un mot.

— Un peu. J'ai « gouverné » les vaches, chez nous, les chèvres.

— Va ben... c'est tout ce qu'il faut. Tu vas voyager gratis, si tu m'entends bien.

Et le Marseillais commença une explication détaillée, d'où il ressortait que la ménagerie manquait d'un homme, d'un palefrenier, pour s'occuper d'une douzaine de poneys « tous plus jolis les uns que les autres, peccaire ! »

— Des bêtes, mon bon, qui vous mangent le sucre dans la main, comme tu le ferais dans celle de ta payse. C'est doux autant que les petits moutons et propre comme une gousse d'ail. Peu de turbin et bien traité. Ça te va-t-il ?

Silas hésitait, alors l'autre développa avec une prolixité étonnante les avantages de la situation : la tranquillité, la relative indépendance, les agréments, les plaisirs faciles, les « occasions de rire »,

etc... Le salaire n'était pas brillant, mais on s'en tirait tout de même.

— Pas besoin de manger la bouillabaisse quotidiennement !

Mais ce qui charmait davantage le jeune cordonnier, c'est la perspective de s'acheminer doucement, par étapes, vers la grande ville. Pour la Foire aux Pains d'épices le patron voulait être installé sur la place du Trône; ainsi dans deux mois, l'entrée assurée dans la ville-lumière, et une fois là, adieu les saltimbanques ! il reprendrait l'alène et le ligneul, en famille, avec le cousin.

— Et n'est-ce pas que mon idée est bonne, pitchoun ? demandait le Marseillais après avoir lampé une formidable rasade.

Silas en convint.

— Donc, demain à la première heure, tu viens à la boîte et tu demandes le patron. C'est l'affaire d'une minute. Et puis, d'ailleurs, pas d'épouvante mon bon, je serai là.

En effet, le lendemain matin, Silas, un peu ému, un peu timide, faisait au directeur de la ménagerie ses offres de service comme valet d'écurie, et il était accueilli d'emblée.

Le cordonnier, son patron, n'en pouvait croire ses oreilles. Un garçon si rangé, qui paraissait si calme, si paisible, lâcher ainsi le tabouret de cuir pour les tréteaux d'une baraque, c'était tout simplement inexplicable. Il chercha, par mille moyens et mille paroles, à détourner le jeune homme d'une « pareille folie », mais n'y parvint pas et, le jour-même, ayant apporté sa mallette et pes et, le jour-même, ayant apporté sa mallette et ses frusques, Silas Bolomey, de Lutry, entra en fonctions auprès des petits poneys, « doux comme des petits moutons ».

Qui eût dit alors que ce début le mènerait aux honneurs de la cage centrale, aux honneurs des griffes léonines ?

Et la vie de « caravane », la vie au jour le jour, sur les grandes routes poudreuses, en plein soleil, sur les étroits chemins fangeux, en pleine pluie, par la bise ou par le vent, commença pour Silas, sans le dégoûter trop, sans le fatiguer, sans lui déplaire.

Des aventures, bien peu. Par ci, par là, un joli minois de brunette ou les cheveux luxuriants d'une blonde donnaient quelques distractions au gars, mais cela ne durait guère; au fond pas plus d'amour que sur ma main.

Le travail n'était pas pénible; panser, étriller, peigner une douzaine de poneys minuscules et, le soir, avant la représentation, leur faire toilette plus aristocratique, tresser la longue queue noire et poser, avec goût, sur le front, entre les deux oreilles, un flot de rubans aux teintes claires.

Voilà tout.

Cependant, lorsque le service général l'exigeait, Silas, non sans une répugnance instinctive, procédait méthodiquement au nettoyage des cages... vides, naturellement. Car il ne faut pas croire à cette légende — pas banale d'ailleurs — qui a fait de notre compatriote un benêt courageux, allant, pour obéir à un ordre aussi méchant que stupide, laver la gueule d'un lion.

Il n'y a pas un mot de vrai dans ce racontar forain, je le répète.

* *

Ainsi, très doucement, les jours s'écoulaient et Silas se laissait aller à une charmante quiétude.

Par étapes, la caravane marchait sur Paris, s'arrêtant dans les villes capables d'accueillir par une recette sonnante les exercices des bêtes et des gens. Bolomey ne gagnait pas gros, mais, économe et peu besoigneux, il mettait dans une cachemaille, bien au fond de son petit coffre, sous les chemises de grosse toile et le complet du dimanche, les quelques pièces de cent sous réservées pour son entrée à Paris.

Car cette entrée en la ville lumière apparaissait au jeune bourgeois de Lutry comme une apothéose personnelle et quasi triomphale, le dernier acte de son odyssée, et il tenait à l'accomplir d'une façon convenable. Oh ! sans fanfanterie, mais simplement, ne pas se présenter chez le cousin — qu'il ne connaissait guère —

comme un maltôtier, sans sou ni maille, un vulgaire trimardeur, traînant dans les ornières des chemins de traverse ses grolles éculées et ses pantalons éfrangés.

Il veillait donc, avec un soin jaloux, sur son costume de milaine — fait « à la crue » — et sur ses pièces blanches nécessaires aux premiers frais.

Or, dans une petite ville d'Alsace, la place manquait à l'auberge pour loger tant de bipèdes — les quadripèdes étant pourvus.

Après de longues recherches inutiles, Silas et le Marseillais — depuis Zurich les deux braves ne s'étaient guère quittés — trouvèrent un hangar, sorte de remise, où le propriétaire voulut bien les recevoir, leur offrant même une botte de paille pour faire un lit plus tendre que le sol battu.

Et ils dormirent côte à côte, sans rêve ni cauchemar.

Le matin, à l'aube, Silas se réveillant, après s'être consciencieusement étiré et avoir bâillé avec énergie, constata l'absence de son compagnon.

— Sapristi, il aurait bien pu me secouer un peu, dit-il. Sans doute, il est tard et gare le discours du chef d'écurie.

Sur ce, il se leva, secoua les bribes de paille qui s'étaient accrochées à ses culottes, passa la main dans sa tignasse embroussaillée, et, prenant sur son bras sa blouse de travail qui lui avait servi de traversin, il courut, sans perdre une minute, vers la place de fête. Mais là, un calme parfait. Les roulottes s'ouvraient l'une après l'autre, laissant passer quelques visages encore endormis. D'abord, miss Stella, « incomparable à la barre fixe », puis le « signor Paolo » du trapèze, puis encore Master Brewster, le clown; bref, tous les premiers artistes venaient à l'arrière des voitures humer un peu d'air frais, de cet air encore brumeux et humide qui fait passer sur la peau un frisson piquant, un frisson presque voluptueux dont la surprise brutale n'a rien de désagréable.

Sur la plaine, quelques hommes — des manœuvres — transportaient les armatures de la baraque. Le déballeage commençait.

— Tant mieux, pensa Silas, j'arrive à temps. Et sans attendre, il se mit à la besogne, de plein cœur, sans se ménager.

(A suivre).

Prosper Meunier.

Théâtre Lumen. — Le Théâtre Lumen présente cette semaine un des derniers grands succès de la Ufa : *Haute trahison*, film artistique et dramatique interprété par Gerda Maurus, Gustave Fröhlich, Harry Hardt, Olga Engel. *Haute trahison* nous transporte dans les somptueux milieux aristocratiques russes du temps du tsar et les bas-fonds des complots anarchistes à cette époque. Au même programme, une comédie comique et un documentaire.

Royal Biograph. — Au programme une œuvre de grande envergure de la Ufa : *Le Bigame* ou *Le Prisonnier de Stamboul*, une œuvre dramatique qui pourrait également s'intituler « Les deux femmes de Thomas Zézi ». Le programme comporte encore *Mathurin quitte l'uniforme* ! comédie comique et un documentaire, et, comme toujours, le Ciné Journal suisse.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Rue de St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois.